

Françoise Cohen

L'inconnue de la Pagode

Je ne suis pas adepte des pèlerinages, pourtant, j'ai eu envie, il y a peu de temps, d'en faire un. Ni Jérusalem, ni Saint-Jacques de Compostelle, non, c'est le chemin des écoliers dont il s'agit.

Tout a commencé par une enveloppe reçue trois jours plus tôt, couverte d'une écriture nerveuse, griffonnée à la hâte. À l'intérieur, il y a un petit mot à la calligraphie difficile à déchiffrer, et de surcroît rédigé avec maladresse, dans un français qui me semble hésitant. Je suppose immédiatement que c'est l'œuvre d'un étranger. Mes yeux descendent jusqu'à la signature : Ricardo L ; ce nom ne me dit rien... Le contenu est aussi opaque que le reste. Pour des raisons que je n'arrive pas à démêler, cette personne veut me voir et m'attendra à l'endroit désigné, c'est important. Perplexe, je décide de me rendre tout de même au rendez-vous qui m'est donné. Il faut être un peu folle, je ne crois pas l'être, ou désœuvrée, cela non plus, ou romanesque, ça me ressemble davantage, pour ne pas jeter la lettre au panier et l'oublier aussitôt.

En vérité, quand j'y repense, le lieu du rendez-vous a été déterminant : le cinéma *La Pagode*, 57, rue de Babylone, dans le VII^e arrondissement. Dire que je connais les lieux est bien en dessous de la réalité. C'est le quartier de mon enfance, et le lycée Victor Duruy qui retint captifs sept ans de ma vie est presque en face. Comme un signal venu du passé, l'idée de refaire le trajet de la maison à l'école surgit aussitôt. Je partirai de mon ancienne adresse : 12, rue de Beaune, près de la Seine et du Quai Voltaire, et j'irai jusqu'à la Pagode, au bout de la rue de Babylone, qui débouche sur le Lycée Victor Duruy, Boulevard des Invalides. Là, peut-être, à la fin du chemin, se résoudra le mystère de la lettre.

Je sais exactement le temps qu'il faut pour aller d'un bout à l'autre de cet itinéraire, ce sont les vingt minutes fatidiques qui me faisaient courir le matin, car j'étais souvent en retard. Je m'élançais avec fougue, trop vite, et devais ralentir bientôt pour reprendre mon souffle, alors, impatiente comme je l'étais, l'esprit plus gros que les muscles, je courais à nouveau sur plusieurs portions du chemin. Mais rien n'y faisait, les vingt minutes étaient incompressibles. Matin et soir, pendant sept ans, combien de trajets cela fait-il ? (Un problème digne de l'école primaire.) Des milliers, en tout cas. Aujourd'hui, je prévois une bonne demi-heure pour flâner à loisir.

12, rue de Beaune... Ces quatre syllabes que je prononce à voix haute, en accentuant le « 12 » et le « Beaune », sont comme le rythme et la mélodie d'une chanson que l'on connaît bien. Un air lointain de « déjà entendu », rassurant, évocateur entre tous, autant que la vue de l'antique porte en bois et fer forgé. C'est là que j'ai habité entre ma septième et ma dix-neuvième année. On raconte que les Mousquetaires du roi vivaient dans cet immeuble, et la petite fille que j'étais s'est souvent plu à imaginer les passages secrets qu'ils auraient parcourus sous la Seine pour rejoindre le palais des Tuileries. À travers les volutes de fer, et au-delà du couloir d'entrée au sol décoré de motifs bleus, mon regard atteint la cour pavée. La porte est fermée et l'interphone en interdit l'entrée,

mais l'imagination y pourvoit et c'est un battant ouvert qui laisse filtrer un monde bruisant, plein de couleurs, qui s'insinue, puis s'impose. Les petites filles ont des nattes, de jolis tabliers, leur mère, une coiffure gonflée par le crépage. La craie blanche dessine une marelle en crissant sur les pavés, les rires et les voix résonnent en échos.

L'émotion se mêle en moi à une certaine effervescence, car enfin, si le chemin m'est familier, il mène à une grande inconnue. Tout en marchant, j'essaie de me remémorer le contenu de la lettre. Il y est question d'une amie commune, sans autre précision. De qui s'agit-il ? Aucun numéro de téléphone ne figurait, aucun renseignement qui aurait pu satisfaire ma curiosité. Pendant de longues années passées à l'étranger, je n'étais pas revenue dans les rues étroites de ce vieux quartier. À première vue, il y a peu de changement, mais un air nouveau souffle sur ces lieux, chargé de privilège et d'élégance. Un étendard accroché sur le haut de plusieurs boutiques annonce que nous nous trouvons au cœur du *Carré Rive Gauche-Antiquaires et Galeries d'Art-Paris VII*. C'était autrefois un coin obscur, et le facteur confondait souvent la rue de Beaune avec la rue de la Baume. Disparue la mercerie où Monsieur Mac déployait précautionneusement des rouleaux de tissus et de dentelles, ouvrait des boîtes emplies de boutons mats, dorés ou argentés. L'épicier ne coïncera plus son stylo au-dessus de l'oreille, ce qui m'amusa beaucoup, car sa boutique a été remplacée par une chaîne de supérette. À leur place, les antiquaires ont gagné du terrain. Disparus la boucherie, le restaurant *La Chaumière*, et tant d'autres. Ce ne sont plus que des lieux fantômes, vivant uniquement dans la mémoire de certains (un guide d'un genre particulier, dédié aux lieux qui n'existent plus, voilà qui serait amusant. Tandis que je réfléchis à cette idée peu commerciale, mon pèlerinage a bel et bien commencé). Je dépasse la rue de Verneuil, puis la rue de l'Université où se trouvait le bureau de mon père.

Pour rejoindre le salon de thé du cinéma *La Pagode*, lieu exact du rendez-vous, il me suffira de parcourir les rues Montalembert, Sébastien Bottin, traverser le carrefour Bac-Saint-Germain-Raspail, enfiler la rue du Bac que croisent les rues de Grenelle et de Varenne, et, à l'arrivée au *Bon Marché*, tourner rue de Babylone où un seul et interminable mur gris s'étend jusqu'à la rue Vaneau. Ensuite, la rue de Babylone se poursuit, traversée à droite par la rue Barbet de Jouy, puis à gauche par la rue Monsieur, à l'angle de laquelle se tient la fameuse Pagode. Juste après, sur le trottoir d'en face, commence le bâtiment du lycée Victor Duruy, et la rue, tel un fleuve, s'ouvre sur le Boulevard des Invalides où il se jette.

N'importe quelle carte peut l'indiquer, mais la géographie qui m'intéresse est d'un autre ordre, tissée d'impressions. Une chance que j'aie été libre cet après-midi ; a-t-on idée de fixer un rendez-vous sans aucune concertation ni confirmation ? Il ne sait pas si je viens, et d'ailleurs, sera-t-il là ? (À 17h, dans un salon de thé, c'est peut-être un Anglais. Non, Ricardo est un nom espagnol.)

Rue Montalembert, le très chic hôtel du Pont Royal est bien là. Ma tante Elsa y descendait de temps en temps ; elle y passait de très courts séjours, dans la plus petite chambre, la moins onéreuse, cachée sous les toits, mais tenait plus que tout à cette adresse. J'admirais tante Elsa pour sa beauté, sa culture et son caractère bien trempé. Elle avait côtoyé beaucoup d'écrivains célèbres, et, entre autres exploits, repoussé les avances de Saint-Exupéry. On lui avait aussi proposé d'être mannequin chez Dior alors qu'elle s'était présentée avec ses croquis et briguaient un poste de styliste. Elle l'avait très mal pris et avait donc décliné l'offre. Sans compter qu'elle peignait et écrivait aussi. Un

vrai personnage de roman, la tante Elsa ! « *Hôtel littéraire* » annonce désormais l'établissement. Cela est bien connu : Gide, Sartre, Camus, Vian, Duras et bien d'autres le fréquentèrent, inutile de le souligner (sans doute une stratégie de marketing)... Avec tante Elsa, lorsque j'étais jeune fille, nous allions au cinéma *La Pagode*, voir des films d'art et d'essai. Tout m'y ramène. Pure coïncidence ? Pour le savoir, je dois avancer à tout prix. Les souvenirs sont ma boussole, mon GPS interne ; mes pas me guident à travers des noms à la musicalité familière. Tiens, justement, celui-ci est nouveau : la rue « *Gaston Gallimard* » remplace une partie de la rue Sébastien Bottin, siège de la NRF ; peu importe, je dépasse le carrefour Bac-Saint-Germain sans m'y arrêter.

En m'engouffrant rue du Bac, où cohabitent Missions étrangères et boutiques raffinées, je retrouve à peu de choses près la même ambiance. Pendant une bonne partie de mon adolescence, mon cartable en bandoulière, alors que je marchais à vive allure, je jetais un coup d'œil vers le ciel où s'élevait petit à petit la Tour Montparnasse. À chaque rentrée, j'évaluais les progrès du chantier : comme elle avait grandi, la tour ! C'était une bonne distraction matinale. Plus loin, le bâtiment du *Bon Marché* signifiait : courage, tu as fait plus de la moitié du trajet. C'est là que ma mère nous achetait nos blouses d'uniforme, les bleues et les beiges, toutes deux requises par le « *lycée de jeunes filles Victor Duruy* ». Aujourd'hui, c'est un grand magasin de luxe, il n'y a plus de blouses d'uniforme, et d'ailleurs, le lycée qui est mixte maintenant n'en demande plus. Aujourd'hui, le *Bon Marché*, le mal nommé, où tout est très cher (de même que le Pont-Neuf est le plus ancien pont de Paris), est le temple du bon goût et du snobisme « rive gauche ».

Rue de Babylone, il m'arrivait de croiser la haute silhouette d'un homme à la chevelure blanche et au teint mat. Je le revois marchant à grandes enjambées, le regard absent au monde mais présent à ses pensées, vêtu d'une saharienne couleur kaki. Je reconnaissais Romain Gary qui vivait dans le quartier. Depuis que j'avais dévoré *La promesse de l'aube*, il figurait en bonne place dans mon panthéon d'écrivains aimés et admirés. Voilà pourquoi je ressentais un pincement au cœur lorsque cet auteur légendaire faisait irruption sur le chemin de l'école.

Le long mur du couvent des Filles de Charité qui borde la rue de Babylone me semble moins long et moins sinistre qu'autrefois, il faut dire qu'il est troué à présent par l'entrée du jardin public Catherine Labouré. D'un coup d'œil, j'aperçois des jeux pour enfants ; je m'aventure dans les allées et découvre un potager, une tonnelle et des vignes ; je m'y arrêteraient bien mais referme assez vite la parenthèse bucolique car le temps presse. Après la caserne de la Garde républicaine, j'arrive au 57, rue de Babylone, lieu de mon rendez-vous. Voilà *La Pagode*, un petit coin de Japon qu'on ne peut pas rater. L'histoire de sa construction m'a toujours semblée tragi-comique et il est étonnant qu'aucun Feydeau, aucun Labiche ne l'ait transformée en pièce de boulevard. À la fin du XIX^e siècle, le directeur du *Bon Marché*, Émile Morin, la fit bâtir spécialement pour sa femme, Amandine, à qui il voulait faire un somptueux cadeau. L'Orient était à la mode, certains des matériaux vinrent spécialement du Japon en bateau. La belle Amandine, ravie, y donna de somptueux bals costumés, jusqu'à ce qu'elle s'en lasse et décide de s'enfuir en Amérique avec l'associé de son mari...

C'est depuis longtemps un cinéma, à l'allure toujours aussi exotique. Le salon de thé où je dois retrouver Ricardo, se trouve dans un minuscule jardin de bambous que l'on voit depuis l'extérieur. Un grand arbre ginkgo, deux lions de bronze et des portes à vitraux

sont quelques-uns des attraits du lieu. Comment vais-je reconnaître l'auteur de la lettre ? Je n'y avais pas encore pensé. À ma montre, il est exactement 17 heures. Il est sûrement arrivé. Je regarde les tables occupées, peu nombreuses, tout autour de moi : un couple, d'un côté, une étudiante, de l'autre, et là, dans un coin, un homme seul qui semble attendre quelqu'un. C'est le portrait vivant de Federico Garcia Lorca, mais avec des tempes grisonnantes. Il pose sa tasse, me regarde, se lève et vient à ma rencontre :

– Francesca N ?

– Oui, c'est moi, vous êtes Ricardo L ?

Le fait qu'il n'ait pas hésité et se soit dirigé vers moi ne me frappe pas aussitôt ; un peu plus tard, je le comprendrai. Pour l'instant, le brouillard peine à se dissiper. Je saisis à moitié les explications de Ricardo N qui ne parle pas beaucoup mieux le français qu'il ne l'écrit. Le cinéma *La Pagode* est au centre de la question, une certaine Paloma aussi. Mais il s'embrouille en essayant de retracer la genèse de l'histoire qu'il veut me raconter. Soudain une petite lumière s'allume dans mon cerveau :

– Paloma, la chanteuse espagnole ?

– Oui, c'est elle ! Je savais bien que vous la connaissiez. Il parle avec un fort accent, en remplaçant les *e* par des *é* et roule fortement les *r*. Vous savez, bien sûr, qu'elle s'est suicidée l'année dernière. Une grande perte.

Il baisse les yeux. Je l'ignorais (pourquoi d'ailleurs l'aurais-je su ?) mais ne le précise pas. J'avais entendu avec plaisir quelques-unes de ses chansons à la radio, rien de plus. Il semble vraiment affecté par la mort de la chanteuse, plus qu'un fan ordinaire, ce qui me fait penser qu'il devait être très proche d'elle.

Je décide de faire avancer un peu les choses et lui propose de continuer la conversation dans sa langue maternelle qui, à n'en pas douter, est l'espagnol et que je parle bien. Il accepte avec soulagement (la suite du dialogue est une traduction). J'arrive enfin à comprendre qu'il est journaliste, qu'il vit à Barcelone, qu'il veut écrire un livre sur la vie de Paloma et que moi, Francesca, je vais sûrement pouvoir l'aider (enfin, c'est ce qu'il dit).

– Moi ? Mais comment ?

La confusion n'est pas due qu'à la langue. Cette conversation ressemble de plus en plus à un emboîtement de poupées russes ; au moment où on croit tenir la dernière, elle s'ouvre pour en laisser apparaître une autre. Je suis à mille lieux d'imaginer ce qui va suivre.

Ricardo sort une photo de la poche de son manteau et me la tend. C'est un tirage ancien, avec la Pagode comme toile de fond. Au premier plan, devant la grille du jardin, se tient une jeune fille à la chevelure brune, habillée à la mode des années 70, qui pose avec un air mélancolique. Et là, derrière ? Il y a deux personnes, prises de trois quarts, qui ont dû s'inviter malgré elles dans le cadrage. J'ajuste mes lunettes et reconnaît l'adolescente aux cheveux courts et au chemisier fleuri, accompagnée d'une femme très élégante. Moi et tante Elsa. Je n'en reviens pas. Ce qui aurait peut-être pu m'éclairer semble obscurcir davantage les choses.

– C'est Paloma, au premier plan, dit Ricardo. Et là, c'est vous, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas tellement changé.

Je ne suis pas en mesure d'apprécier le compliment, je le regarde, bouche bée, sans arriver à prononcer un mot, tant ma surprise est grande. Il sort une autre photo. Dans ce deuxième cliché, il n'y a plus que deux personnes, de face au premier plan, facilement identifiables : tante Elsa et moi, se détachant sur le rouge sombre de la Pagode. Cette

fois-ci, nous n'avons pas été photographiées par mégarde et nous sourions.

Un tas d'images se mélangent dans ma tête, je cherche en vain le fin mot l'énigme, il manque encore quelques pièces au puzzle. Par chance, je retrouve l'usage de la parole :

– Je ne connaissais pas cette photo de moi, comment l'avez-vous eue ?

– La personne qui les a prises est le père de Paloma ; je les ai trouvées dans l'album que sa famille a mis à ma disposition pour mon travail. Votre mère est très belle.

– C'est ma tante.

– Il y avait aussi ce bout de papier froissé.

Je lis : « *Francesca N, 12, rue de Beaune, Paris VII^e* » et reconnais mon écriture. La dernière poupée cache-t-elle un nouveau secret ?

Un souvenir précis, étincelant émerge alors du magma de ma mémoire : ce jour-là, en sortant du cinéma, ma tante et moi, nous avons perturbé sans le vouloir une séance de pose, en passant juste derrière une jeune fille que son père était en train de photographier. Nous nous étions retrouvées une seconde, une de trop, dans le champ de l'objectif. Tante Elsa s'en était excusée et le Monsieur, à fort accent espagnol, avait alors proposé de faire un portrait de nous deux et de nous envoyer plus tard le cliché. C'était inattendu et sympathique, nous avons accepté en riant et une fois la photo prise, j'ai écrit mon adresse sans trop y croire sur le premier papier venu. Je n'ai jamais reçu le cliché et j'avais totalement oublié cette scène jusqu'à maintenant.

Je trouve fascinant que de parfaits inconnus aient une photo de moi dans leur album (bizarre qu'ils ne l'aient pas jetée). Mais que vient-elle faire ici et maintenant ? Je sais au moins comment Ricardo a fait pour me reconnaître. Les questions se bousculent dans ma tête et je les pose dans n'importe quel sens :

– Comment m'avez-vous retrouvée ? Et puis, pourquoi m'avoir recherchée ?

Ricardo explique que Paloma était toujours restée secrète sur ses années de jeunesse, elle n'en parlait jamais et peu de gens avaient pu le renseigner. Il lui manquait des matériaux pour son ouvrage. Je tiens enfin le fil de cette histoire : Ricardo, en découvrant les tirages et mon adresse dans l'album de Paloma s'était imaginé que j'étais une grande amie à elle de cette époque. Le père aurait pu le détromper, mais il n'était plus de ce monde. La suite était simple : sur internet, grâce à un site d'anciens élèves du lycée Victor Duruy, il avait retrouvé ma trace. La lettre que j'avais reçue reposait donc sur un malentendu. Cela, il ne le savait pas encore.

Je caresse les photos, les approche puis les éloigne pour mieux distinguer certains détails. Elles aimantent mon regard. Tante Elsa y est coiffée d'un feutre noire qui cache une partie de son visage. On distingue son nez à la ligne parfaite qu'elle poudrait régulièrement. Sa bouche est bien dessinée et recouverte d'un rouge éclatant. Moi, en plus du chemisier fleuri, je porte un pantalon « pattes d'éléphant ».

Tante Elsa avait disparu trop tôt ; Paloma, cette jeune fille entrevue pendant quelques minutes, aussi. Ces images témoignent d'une époque révolue ; elles ont réapparu par miracle après quarante ans d'enfouissement, rescapées du néant, du grand trou noir du temps dans lequel elles auraient dû rester englouties. Une idée me traverse l'esprit à la vitesse de la lumière : si j'examinais mes propres albums-photos de près, j'y trouverais certainement à l'arrière-plan des gens passés là par hasard, immobilisés par l'objectif de mon appareil photo. Ils ne se doutent pas qu'ils sont restés figés à tout jamais, figurants ou seconds rôles, mais acteurs tout de même de ma propre histoire.

Le thé commandé est arrivé. Je tourne machinalement la cuiller (ce qui m'aide à réfléchir), sans objet, puisque je n'ajoute pas de sucre. Il faut maintenant que je dise la vérité à Ricardo : que je ne connaissais pas Paloma, que je viens de découvrir qui elle était et que ces clichés n'étaient que le fruit du hasard.

Sa déception, comme prévu, est immense ; elle prend même la forme d'une sorte d'accablement. Il ferme les yeux et prend sa tête dans les mains. Qui était Paloma pour lui ? Un amour secret ? À quelle révélation s'attendait-il ?

– Vous n'avez pas fait le voyage depuis Barcelone pour moi toute seule, j'espère ?

Dans un demi-sourire triste, Ricardo répond :

– Pas tout à fait, non. Je dois rencontrer maintenant un cousin de Paloma qui vit rue de Varenne, pas très loin d'ici, je crois.

Il déplie un plan du quartier.

– À quelle hauteur ?

– Du côté du musée Rodin.

Du doigt, je lui montre le chemin par le Boulevard des Invalides. Je lui dois bien ça. Le Musée Rodin, encore un nom qui m'invite à la rêverie... Le jardin du musée jouxte celui du lycée Victor Duruy. C'est, en fait, un seul et même parc divisé par une grille à travers laquelle nous observions souvent ce monde étonnant où vivent des êtres immobiles. Plus tard, je serai émue par les œuvres de Camille Claudel, tellement liées à sa vie, regroupées dans une salle du musée et je me promènerai dans le jardin aux sculptures jusqu'aux abords du lycée.

Ricardo a payé l'addition, malgré mes protestations ; il noue maintenant son écharpe et s'apprête à partir. Il n'y a plus grand-chose à dire. Il me tend une photo, celle où je suis seule avec tante Elsa. Une photo remise avec quarante ans de retard.

La silhouette de Federico Garcia Lorca disparaît au coin du boulevard. Je reste debout, un moment, devant le cinéma. J'ai du mal à quitter cet endroit. Soudain je sursaute car une main a frôlé mon épaule. C'est celle d'un homme, un touriste asiatique, qui me tend son appareil photo. Il me fait comprendre qu'il aimerait que je fasse un portrait de lui et de sa femme. Il pointe aussi son index sur la Pagode pour signifier, j'imagine, qu'il voudrait l'avoir comme arrière-plan (je me dis que ce n'est pourtant pas un bâtiment très exotique pour lui). Tous les deux sourient exagérément derrière leurs lunettes de soleil en attendant que je fixe leur image.

La scène est dégagée, je suis bien placée, tournant le dos au soleil et je me dispose à rendre le service qu'on me demande ; à cet instant précis, un jeune homme en jogging à capuche passe en courant derrière eux, une planche de skate sous le bras. Ils ne s'en sont pas rendu compte, je crois. Mon doigt venait d'appuyer sur le déclencheur.

Françoise Cohen a passé douze années en Argentine, où elle a publié trois ouvrages en espagnol, dont un recueil de nouvelles. Depuis son retour à Paris, plusieurs nouvelles ont paru dans les revues *Brèves* et *Rue Saint Ambroise*, à laquelle elle collabore maintenant. A aussi publié une biographie de l'artiste Emilio Trad (éditions Snoeck).